

M. L.-O. DAVID, SÉNATEUR

Nous apprenons avec plaisir la nomination officielle de M. L.-O. David, greffier de la cité de Montréal, à la dignité de sénateur du Dominion pour la division des Mille-Isles, en remplacement de feu le sénateur Masson.

M. Laurent-Olivier David naquit au Sault-au-Récollet, le 24 mars 1840. Son père était le major Stanislas David, et sa mère Mlle Elisabeth Tremblay, de la Malbaie.

Dès son bas âge, M. David, qui devait, plus tard, devenir un avocat éminent, un représentant favori du peuple dans l'Assemblée législative, un haut fonctionnaire civique important, mais surtout un des plus grands littérateurs canadiens-français, laissait entrevoir, par des qualités remarquables, l'avenir brillant qui l'attendait. Placé au collège de Sainte-Thérèse pour y faire son cours classique, il gagna, par son assiduité au travail, l'estime de ses professeurs, et termina ses études avec grande distinction.

Il fut reçu avocat en 1864, et devint l'associé de J.-A. Mousseau, ancien premier ministre de Québec.

Deux ans auparavant, encore étudiant en droit, M. David commença ses premières années dans la carrière du journalisme, en fondant, en compagnie de J.-A. Chapleau, W. Sicotte, Ludger Labelle et A.-H. Monpetit, le journal hebdomadaire "Le Colonisateur", dévoué tout particulièrement aux intérêts de la colonisation.

C'est depuis ce jour que M. David a consacré toute son énergie et tous ses talents à la cause nationale, autant sur les tréteaux politiques que dans les parlements et la presse.

En 1870, M. David s'associa à MM. J.-A. Mousseau et Desbarrats, pour fonder l'"Opinion Publique", dont il fut le principal rédacteur jusqu'en 1872.

Puis M. David s'associa à M. Cléophas Beausoleil, pour fonder "Le Bien-Public", journal quotidien, qui eut beaucoup de vogue.

Quelques années plus tard, M. David se remit à l'exercice de sa profession, en compagnie de M. Longpré.

M. David était conservateur avant la Confédération, mais se rallia au parti de l'Union Nationale, organisation de jeunes politiques qui combattait vivement l'union des provinces, et c'est alors que se forma cette liaison si forte, et si touchante dans son inébranlable sincérité, entre lui et le jeune Wilfrid Laurier. Plus tard, M. David se rangea complètement sous la bannière du parti libéral, dirigé alors par les Dorion, les Holton, les Huntingdon et les Laflamme.

En 1886, M. David fut élu député libéral de Montréal-Est à la Législature provinciale, mais refusa la candidature aux élections suivantes.

En 1888, M. David fut délégué à la grande convention des Canadiens-français, à Nashua, N.-H., et en 1892 il était nommé greffier de la cité de Montréal, poste rendu vacant par la mort de M. Chs Glackmeyer.

Des nombreux ouvrages de M. David, citons : "Biographies et Portraits", 1876 ; "Les héros de Châteauguay", 1883 ; "Les patriotes de 1837-38", 1884 ; "Mes contemporains", 1894 ; "Les Deux Papineau", 1896 ; "Le Clergé canadien, sa mission et son oeuvre", 1896 ; "L'Histoire du Canada", depuis la Confédération ; "Le drapeau de Carillon", 1901.

M. David appartient à la Société Royale du Canada.

Il a été nommé président de la Société Saint-Jean-Baptiste, depuis 1881 jusqu'en 1888, et contribua beaucoup à doter son pays d'un des plus beaux monuments de la ville, "Le Monument National", maintenant à la disposition du public.

AVIS

Les concurrents heureux qui ont oublié de joindre LEURS NOMS à l'envoi de leurs portraits feront bien de réparer immédiatement cet oubli.

NOS GRAVURES

LA FÊTE-DIEU A CAUGHNAWAGA

Le 14 de juin courant, c'était grande fête religieuse à Caughnawaga, où l'on célébrait solennellement la Fête-Dieu. Pour rendre hommage au Très-Saint Sacrement, la tribu indienne n'avait rien négligé ; aussi, ses efforts n'ont-ils pas manqué d'être couronnés d'un éclatant succès.

Sous des traits un peu rudes, les sauvages de Caughnawaga cachent une tendresse admirable, et c'est dans des démonstrations comme celle dont nous parlons qu'il fait bon de voir l'esprit de foi rayonner sur leurs visages cuivrés.

Grâce au concours de toute la population du village, les rues avaient été splendidement pavées, et le parcours de la procession étincelait sous l'éclat des tentures joyeuses et des guirlandes de fleurs.

L'ordre le plus parfait, qui ne cessa de régner, donna à la cérémonie un caractère de placidité touchante. Le spectacle était grandiose et méritait bien de figurer parmi les illustrations de notre présent numéro.

LE SALON CANADIEN

Paris a son salon où, chaque année, les peintres français exhibent leurs chefs-d'oeuvre. Montréal inaugurera, lundi prochain, à l'Art Gal-



L'HONORABLE SÉNATEUR L.-O. DAVID

Photo, Laprés & Lavergne, 360 rue Saint-Denis

lery", square Phillips, son modeste salon, où figureront les meilleurs essais de nombreux artistes canadiens, particulièrement des artistes attachés aux journaux de Montréal et de Toronto.

Notre double page centrale offre la reproduction fidèle de plusieurs des tableaux qui seront exposés à l'"Art Gallery", ainsi que les portraits de tous les artistes qui prennent part au concours.

L'"Album Universel" se réjouit de constater l'essor que prend le talent artistique au Canada. A mesure que le goût du beau se répand chez le peuple, le génie qui conçoit et produit s'affirme de plus en plus chez les artistes de notre race.

CONSEILS À UNE JOLIE FEMME

C'est un honneur bien périlleux que celui d'être "jolie femme" ; il n'est pas facile de s'acquitter avec grâce des charges que cette dignité suppose ni d'user avec tact des privilèges qu'elle confère.

La réputation de "jolie femme" s'obtient aisément. Avoir un aimable visage, un corps élégant, dire et faire des riens d'une façon coquette, pardessus tout cela, savoir mettre ses qualités en relief, voilà les conditions suffisantes pour la conquérir.

Le titre une fois obtenu, l'heureuse lauréate est classée un peu à part ; on la regarde avec plaisir, on l'écoute avec complaisance, on lui passe bien des fantaisies, quelquefois même de petites méchancetés.

Elle est fêtée partout, à la fois par les femmes qui l'envient et par les hommes qui l'admirent ; personne ne reste indifférent à son charme.

Et c'est alors que commencent les difficultés du rôle ; cette faveur, la jolie femme ne la tient, en somme, que de la complaisance, de la modestie ou de l'abnégation des autres ; elle doit la leur rendre en dépensant pour eux sa grâce et sa séduction. Malheureusement, un cerveau fragile se laisse gagner par l'encens et arrive à se persuader que ses seuls mérites lui ont valu toutes ces faveurs.

Aussi, une jolie femme devient souvent insupportable ; elle se croit un centre important. Parce que ses amis l'ont louée, elle oublie que chacune d'elles peut avoir quelques prétentions, et elle les laisse volontairement dans l'ombre, comme si elles ne comptaient plus ; parce que quelques hommes graves ont suspendu leurs discussions pour écouter poliment ses théories enfantines, elle se croit capable d'émettre son avis sur tous les sujets et de trancher avec aplomb dans chaque question. Elle parle de sa toilette, de sa santé, de ses amis ; elle met volontiers en avant son mari ou ses fils, parce que c'est une façon détournée de parler encore d'elle. Quelques-unes aiment à se poser en personnalité forte dont l'expérience et les vertus sont hors de pair :

"Moi, je n'ai pas l'habitude de consulter mes fils, ils obéissent sans discussion. — Mon mari prend toujours mon avis avant de conclure une affaire."

D'autres se traitent avec des ménagements câlins :

— Mon mari préfère que je n'assiste pas au concert ; il redoute pour moi la fatigue... mes enfants ont pris l'habitude de modérer leurs jeux en ma présence, ils savent que mes migraine sont affreuses... mon oculiste, mon docteur, ma chaise-longue, mes insomnies, ma grande sensibilité, etc.

Le besoin de se rendre intéressante leur fait négliger les plus élémentaires principes de la politesse.

Je connais une de ces jolies femmes étourdies qui a commis dernièrement un impair regrettable.

Dans une soirée où de nombreux hommages lui avaient tourné la tête, un monsieur âgé lui disait :

— Je crois, madame, avoir eu déjà l'honneur de vous être présenté.

Elle ne s'en souvenait pas. Elle voulut affirmer une fois de plus combien elle était répandue dans le monde et recherchée de tous, et dit :

"Je l'ignore, monsieur ; je suis si souvent invitée au dehors, tant de personnes demandent à m'être présentées, que je ne puis me souvenir de tous les visages."

N'est-ce pas une parole à placer sur les lèvres d'un chef d'Etat, si nos chefs d'Etat n'étaient pas courtois ? Une jolie femme qui est intelligente s'efforce au contraire d'utiliser tous ses dons naturels et de profiter de tous ses privilèges pour se faire plus séduisante, plus aimable, plus charmeuse.

Les Locutions Proverbiales Expliquées

A telles enseignes, que...—Dans les tournois du Moyen-Age, les "enseignes" ou reconnaissances étaient les signes au moyen desquels les dames distinguaient les chevaliers qui s'étaient déclarés leurs serviteurs.

Renvoyer la balle à quelqu'un.—Se décharger sur quelqu'un, d'un soin, d'un travail, rendre la pareille, riposter d'une manière vive et rigoureuse. On dit aussi dans le même sens : renvoyer l'étré.

La balle cherche le joueur.—L'occasion se présente d'elle-même à celui qui est en mesure d'en profiter.

Au bon joueur la balle.—Se prend dans le même sens et signifie, en général, que tout contribue au succès de l'homme habile.